



CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE **NORMANDIE-ROUEN**  
DIRECTION DAVID BOBÉE

# LE IENCH

texte et mise en scène Eva Doumbia

CRÉATION À L'AUTOMNE 2019 AU CDN DE NORMANDIE-ROUEN

## CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE NORMANDIE-ROUEN

Théâtre des deux rives  
48 rue Louis Ricard  
76176 Rouen Cedex 1  
+33 (0)2 35 89 63 41  
[www.cdn-normandierouen.fr](http://www.cdn-normandierouen.fr)

### CONTACTS

Direction de production, administration  
Philippe Chamaux  
+33 (0)7 86 30 19 74  
[philippe.chamaux@cdn-normandierouen.fr](mailto:philippe.chamaux@cdn-normandierouen.fr)

### Chargés de production

Sarah Mazurelle +33 (0)6 81 57 87 97  
Julien Fradet +33 (0)6 61 77 79 22  
Adeline Bodin +33 (0)6 82 64 03 06  
[production@cdn-normandierouen.fr](mailto:production@cdn-normandierouen.fr)

### Direction technique

Thomas Turpin  
+33 (0)6 51 49 76 95  
[thomas.turpin@cdn-normandierouen.fr](mailto:thomas.turpin@cdn-normandierouen.fr)



---

# LE IENCH

---

texte et mise en scène

Eva Dombia

avec

Fargass Assandé, Dali Bensalah, Fabien Aïssa Busetta,  
Salimata Kamaté, Nelson Rafael Madel, Séphora Pondi,  
Souleymane Sylla, un enfant, en cours...

scénographie

Aurélie Lemaigen

lumières

Pascale Bongiovanni

chorégraphie

Kettly Noël

dispositif vidéo

Myriam Mihindou

collaboration artistique

Fabien Aïssa Busetta

costumes

Lauriane Scimemi

régie générale

Loïc Jouanjan

musique

Lionel Elian

son et films

en cours

---

production La part du Pauvre/Nana Triban, en coproduction avec le Centre  
Dramatique National Normandie-Rouen, la Comédie de Saint Etienne, le Théâtre de  
la Joliette - Marseille, Les Ateliers Médicis.

Création à l'automne 2019 au CDN de Normandie Rouen

---

Le CDN de Normandie-Rouen est un EPCC (Établissement Public de Coopération Culturelle) subventionné par le Ministère de la Culture / Drac de Normandie, le Conseil régional de Normandie, le Conseil général de la Seine-Maritime, la Ville de Rouen, la Ville de Petit-Quevilly et la Ville de Mont-Saint-Aignan.



# LE PROJET

---

Drissa Diarra est un garçon noir. L'année de ses 11 ans, avec ses parents Lamine et Maryama., sa jumelle Ramata et son petit frère Seydouba, il emménage dans un pavillon en province. Alors Drissa rêve sa famille en blonds de télévision : les deux voitures dans le garage, les repas du dimanche. Et surtout le chien.

Ce désir de chien devient son obsession.

Le bac, le permis à 18 ans et danser en boîte, toute la banalité de la jeunesse de France s'incarne dans le corps désiré du canidé.

Sa soeur Ramata se rase le crâne pour qu'on ne parle plus de ses cheveux crépus, elle ne sait pas si elle est jolie parce que les garçons de sa classe ne la notent pas, et elle enrage de faire la vaisselle avant les devoirs, alors que ses frères et son père ne font rien dans la maison.

Autour des jumeaux, il y a les amis de presque toujours : Mandela, un enfant haïtien adopté par des enseignants divorcés et blancs, qui a grandi à Marseille, Karim un fils d'ouvriers marocains arrivé au début de la primaire. Tout pourrait couler comme le fleuve parfois houleux des existences de minorités et finalement se tasser. Mais Drissa, têtu, veut abattre les obstacles à la banalité pour les garçons noirs. Il insiste pour adopter un chien, il insiste pour aller danser en boîte. « Donne moi une bonne raison pour que je ne puisse pas en être » est son leitmotiv.

Son chemin rencontre celui de policiers, il disparaît. En arrière plan, gronde la litanie des garçons tués sous les coups de la police de France. (Une liste de victimes depuis 2005 a été établie par le collectif militant « Urgence la police assassine ». Le texte ne mentionne que les cas avérés.). La famille de Drissa vit dans l'angoisse et c'est cette angoisse qui permettra au père de dire le récit de son arrivée en France. Ramata chante la dernière révolte.

# NOTE D'INTENTION DE L'AUTRICE

---

Tant de choses ont été écrites, jouées, et dites sur ceux qui vivent entre deux mondes. Est-ce que cela procure une sorte d'exil intérieur permanent ? Une non appartenance car trop d'appartenance ? Quelles possibilités cela ouvre-t-il et aussi quelles impossibilités, quelles lucidités ? L'afro-européen peut décider de ne pas savoir ni vouloir qu'il l'est. Ou au contraire aimer cette dualité. Mes personnages refusent de subir, ils veulent modifier leur société. Pouvoir choisir. Ils se confrontent à des injonctions contradictoire : ils sont fidèles au patriarcat familial (le refus du chien), les us et manières arrivées avec les parents et en même temps obéissent à une société où ils ont grandi. Drissa veut sortir de tous les clichés, il ne veut être ni délinquant noir ni une exception (le fort en foot, le chanteur de soul, le scientifique doué qui a pris l'ascenseur social). Mais ni lui ni ses amis ou sa soeur « ne sont des cellules isolées », et ils ne peuvent changer des représentations que les dépassent. Malgré leurs efforts, ils glisseront.

# LA MISE EN SCÈNE

---

L'idée qui préside au projet est de susciter empathie et identification aux personnages et de donner l'impression à chaque spectateur qu'il est à la table de cette famille, qu'il participe à leurs conversations, qu'il pourrait donner son avis. Pouvoir susciter l'impression chez chaque spectateur, spectatrice la sensation d'être le voisin ou la voisine des Diarra. L'ensemble du dispositif, scénographique, sonore, musical, tend à trouver ce rapport-là, malgré la frontalité de l'espace.

Par ailleurs, le textes mêle lyrisme et une banalité presque télévisuelle ou cinématographique. Pour exprimer la tension entre dedans (le salon) et l'extérieur, les scènes familiales et celles des trois amis sont jouées en direct, tandis que les personnages moins étrangers ou moins proches sont filmés.

Scénographie : Il y a donc quatre espaces.

Le premier est celui de la famille. Nous sommes dans le salon, avec son canapé, ses fauteuils, ses chaises, sa table basse. Ces meubles sont ceux qu'on trouve dans les supermarchés, \*un peu trop chargés. Des fleurs en plastique, des objets de décoration qui évoquent le pays d'origine. Cet espace est celui de l'intimité familiale, du dedans : on y mange, on y regarde la télévision, on discute, on se dispute. Le public sentira l'odeur de cuisine.

Le second, « brechtien », est celui des trois copains, rejoints parfois par la sœur de Drissa. Dans mon imaginaire, ils sont dans un terrain vague, une voiture. Sur le plateau ils disent leurs textes au micro, sur une estrade C'est également l'espace où sont énumérés les noms des victimes de violences policières.

Le troisième espace est celui de l'extérieur, c'est à dire hors la famille : le terrain vague où les jeunes se rencontrent, la cours de l'école, l'entrée de la boîte de nuit, le magasin en ville, le supermarché : les lieux sont représentés par des images. La majorité des scènes qui se déroulent en dehors de la famille auront été filmées préalablement.

Le quatrième espace est celui du public. L'enjeu scénographique, mais aussi du son, de la lumière, est d'arriver, malgré la frontalité à mettre le public en position de voisinage, invité à cette table, ou qui regarde par la fenêtre les adolescents en train de jouer.

Pour les scènes extérieures à la famille, il est fait appel à une équipe de cinéma plutôt qu'à un vidéaste. L'univers est celui d'un cinéma intimiste, proches, de gros plan, compatible avec la théâtralité. Une semaine de tournage est prévue

Costumes : Pour toutes les scènes, les vêtements que portent les personnage indiquent qu'on est ici et maintenant.

Le jeu : Il y a plusieurs registres de langue : poétique pour dire les pensées secrètes et les adresses au spectateur, réaliste, presque cinématographique dans les dialogues. Le jeu respecte ces différents registres, on passe d'un type à l'autre sans transitions. (« La veille est un état de rêve contraint par la réalité »), les personnages passent d'une espace à l'autre et traversent les différentes couches psychiques sans transition. Ils nous adressent certains moments (analytiques), et parlent quotidien immédiatement après.

La danse : La scène finale scène est chorégraphiée. Il s'agit la fin de la révolte emmenée par Ramata (danse collective), une danse physique, plus proche de la transe que des danses esthétiques.

La musique est omniprésente. Les songs « Qui sera le prochain » (victime des violences policières) sont dits en musique et évoque le slam. Une musique originale, ambiante, et le son, effectuent le même décalage que la lumière. Les acteurs sont sonorisés, les textes dits dans le salon/salle à manger des Diarra sont repris par un micro d'ambiance, de manière à permettre aux acteurs de chuchoter, tandis que les adresses public sont à voix nue, interpellent le public

# LA FAMILLE

---

Tout le monde en a une, on peut l'aimer ou « la haïr », parfois les deux à la fois. C'est un thème important dans la fiction.

Souvent on a en tête celle de la publicité : un couple, parfois séparé, quelques enfants, des relations qui se tendent les jours de fêtes, des mères aimantes qui se révoltent contre leur condition de femmes, des enfants qui se jalouent, des pères autoritaires, copains, ou dépassés. Cette famille-là est universelle, mais pas complètement.

Car, oui, il y a plusieurs types de familles. Une partie de la population française ne connaît pas, par exemple, le poulet rôti du dimanche ou les fêtes de familles où on s'engueule en parlant politique après deux ou trois digestifs. La famille d'origine asiatique, juive, maghrébine ou sub-saharienne est différente, toute en étant pareille.

Or, la famille au théâtre français est souvent bourgeoise, blanche, et quand elle ne l'est pas, elle vit dans une HLM, souvent sordide. En tant que spectatrice, lectrice de théâtre, et en tant qu'artiste j'avais ce manque d'une famille autre, en tout cas, un peu différente. Avec d'autres personnages. En adaptant Chester Himes, Léonora Miano ou Maryse Condé, j'avais pu trouver des personnages noirs, mais rien qui puisse permettre au public de s'identifier à une famille lambda qui s'appellerait Koné, Massamba ou Nzongo. Après la publication par Vents d'Ailleurs de mon premier récit, j'ai eu envie de me mettre à écrire cette famille là pour le théâtre. J'ai donc commencé en juin 2015. L'idée était simple, celle d'un jeune garçon afro-descendant qui souhaite adopter un chien pour ressembler aux blonds des publicités. (Cette culture de l'animal domestique est peu courante dans les familles africaines). Je voulais symboliser par là le désir de banalité du garçon. Je voulais également montrer comment se divisent les discriminations qui affectent les garçons noirs et les jeunes filles noires, à la fois au sein et en dehors de la famille. J'ai donc donné à ce garçon une sœur jumelle. Je voulais une histoire sensible, intime un peu drôle aussi, à laquelle l'on puisse toutes et tous s'identifier Puis Adama Traoré a été tué, j'ai pensé à des proches. Je me souviens de nuits pleines d'angoisses. Ce décès a imprégné le texte en train de s'écrire.



# EXTRAITS

---

« J'ai 11 ans.

Je rêve de chiens.

Depuis toujours je rêve d'un chien. N'importe quel chien.

Toujours de chiens.

Alors quand on commence à parler de posséder un pavillon tout de suite je pense le jardin, la niche du chien.

Tout commence par

Un lopin dessiné par le cadastre.

Propriété hante les conversations des parents. On va dans des banques.

Mes parents demandent des acomptes.

Le banquier dit bonjour monsieur Diarra, avec un sourire qui n'existe pas. Acte de propriété.

La viande de la sauce devient plus rare.

Et au dîner ma mère se met à couper les pommes en deux pour Ramata et moi.

L'odeur de terre retournée et humide qui pique mes dimanches embrumés. Les week-ends, on visite les maisons-témoins.

Du ciment et le gris du du béton.

Un ennui enfantin qui se nomme Bouygues, Phénix et épigones

Témoins aussi les cuisines équipées les canapés chez Conforama les salles de bains en émail. Des carrelages éblouissant de routines à venir. J'attends que ça passe en rêvant canin.

Puis viennent les dimanches où avec Ramata et le Petit Seydouba nous jouons sur le chantier de notre maison. Et sous la terre creusée de fondations, les sacs en gravats, les poutres qui blanchissent, mon œil voit se dessiner les fleurs de notre jardin bordé d'une clôture blanche. Et je pense canidé. Encore et toujours les chiens me hantent »

---

« Le flic dit on a deux charlies delta et un blessé grave. Delta Charlie Delta, Langue de policier.

D-C-D pour Zied et Bouna.

Les flics avinés sont assis sur les corps des enfants noirs. Bouna, Amadou, Adama.

Alors le père de l'enfant assassiné se tape la tête contre les murs de la tombe qu'il n'arrivera pas à creuser.

Abou Bakari Tandia, Samir Abbache, Eric Blaise.

Les flics déboulent toutes sirènes hurlantes et les enfants ne comprennent pas. Ils courent leurs coeurs affolés devant les chiens dressés à déchiquter les corps fuyards.

Les enfants n'ont pas appris pourquoi au fond de leur mémoire siège un nègre courant. Qui sera le prochain ?

2006

Eric Mourier Charlie Delta Charlie D-C-D. Fethi Traoré s'est noyé dans la Marne.

Vilhelm Covaci. Taoufik El-Amri. Qui sera le prochain ?

Un appel un voisin et voilà le prochain.

Les enfants aux peaux de bronze passent par le champ du petit blanc. Les jeunes fument des joints près du train.

Qui sera le prochain ? Police. Arrête toi !

Mais j'ai rien fait j'ai rien fait moi je passais par là je jouais au football avec mes copains. Arrête toi je te dis.

Des individus sont en train de passer par le grillage de la centrale électrique à Clichy Sous Bois.

Arrête moi ils courent.

Flashball à la main l'uniforme hurle avec son chien. S'ils passent par là je ne donne pas cher de leurs peau.

Jonathan, Raouf et Tina 15 et 17 ans, Louis Mendy, Nelson, 14 ans, Ait Brahim Moulay, Mohammed Elmi, Joseph Randolph, Larami et Moushin.

On entend les cris.

Le flic dit qu'il faut cerner le quartier et attraper les individus localisés. Qui sera le prochain ?

Serai-je moi le prochain ? »

# EVA DOUMBIA

---



Eva Doumbia a grandi à Gonfreville l'Orcher commune ouvrière dans la banlieue du Havre) d'une mère normande et d'un père malinké dans un milieu qui brasse ouvriers syndiqués, travailleurs immigrés, étudiants africains, instituteurs communistes. Sans doute cela constituera l'hybridité et la liberté de son travail, qui emprunte à la musique, littérature, danse, aux sciences sociales, à la cuisine ou à la coiffure. Après des études en Lettres modernes et théâtrales à l'Université de Provence, Eva Doumbia se forme à l'Unité Nomade de Formation à la mise en scène notamment auprès de Jacques Lassalle, Krystian Lupa et André Engel/Dominique Müller. *Anges fêlées*, son premier roman est publié chez Vents d'Ailleurs.

Elle propose également des événements pluridisciplinaires et afropéens : *Africa Paris* au Carreau du Temple (2015) et *Massilia Afropea* (2016 et 2018).

Ses dernières réalisations sont :

2018 : *Badine* (re-création) d'après *On ne adine pas avec l'amour*, d'Alfred de Musset

2017 : *Performance Communauté Ecris pour la Parole*, de Léonora Miano

2014 / 2017 : *La Traversée* - Recréation au Théâtre National de la Criée, textes de Maryse Condé, Yanick Lahens, Jamaica Kincaid, Fabienne Kanor

2012/17 : *Ecris pour la Parole/Afropéennes*, textes de Léonora Miano d'Avignon.

2013 : *Le Fond des Choses* de Léonora Miano

2012 : *Soundiata Keita raconté à Sundjata* textes de Marie Louise Bibish Mumbu

2011 : *Moi et Mon Cheveu, le Cabaret Capillaire*, textes de Marie Louise Bibish Mumbu.

2011 : *Sous Chambre d'Edward Bond*.